

L'histoire d'une jeune fille : racontée par elle-même : suite

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La question romaine.

Nous n'avons nullement l'intention de nous lancer ici dans la haute politique en cherchant à deviner comment Pie IX pourrait sortir de l'impasse où il s'est fourré. Nous laissons la solution de ce problème à deux hommes compétents, à deux amis intimes, Napoléon III et Garibaldi, ne doutant point que leurs excellents rapports ne facilitent un arrangement pacifique.

« La question romaine, » tel est le nom donné à un petit joujou qui occupe depuis quelques mois autant de monde que le fameux conflit dont il porte le nom. Ce joujou, qui se voit aujourd'hui dans toutes les mains et aura bientôt fait le tour du monde, se vend 50 centimes; il consiste en deux fils de fer enlacés qu'il s'agit de débrouiller. Un journal français assure que son inventeur, simple ouvrier parisien, a déjà gagné plus de 10,000 francs dans la fabrication de cet objet.

Un pauvre garçon de Lausanne s'est mis à fabriquer les anneaux mystérieux et ne fait plus que cela du matin au soir; à peine peut-il suffire aux nombreuses demandes qui lui sont faites et contenter tous les grands enfants qui courent après le produit de cette industrie nouvelle.

C'est un engouement général, une toquade incroyante.

Passez sur la place de St-François à n'importe quelle heure de la journée, vous êtes à peu près sûrs d'y voir une petite réunion de personnes absorbées dans l'examen d'un objet que vous ne pouvez apercevoir tant le groupe est compact. Peu à peu l'attroupement s'accroît, le passant s'arrête, les gamins accourent, les agents de police s'avancent gravement, tout vous fait croire à un accident... Est-ce un homme en proie à un accès d'épilepsie?... un voleur qu'on vient d'arrêter?... un aérolicite qui vient de tomber?... du tout, Messieurs, c'est la question romaine qui se débat là avec acharnement, sans tenir compte de ce qui se fait à Florence ou à Paris.

Essayez de pénétrer au centre de la cohue, vous pourrez y voir cinq ou six enfants de l'âge de 25 à 40 ans, n'écoutant que la voix de leur patience et faisant grincer l'un contre l'autre, en les maniant de toute façon et dans le but de les séparer, deux anneaux enlacés.

Au café, sur dix personnes, il en est huit, au moins, qui ont l'événement du jour dans leur poche et qui n'attendent que l'occasion de le soumettre à la compagnie.

Les dames elles-mêmes n'ont pu échapper à la contagion; plusieurs d'entr'elles, seules dans leur boudoir, et alors qu'aucun regard ne les aperçoit, saisissent à la dérobée les fils de fer oubliés dans quelque coin par monsieur, et les tournent et retournent dans leurs jolis doigts.

Dans quelques familles, la question romaine a failli rompre la bonne harmonie du ménage. Une voisine nous disait l'autre jour: « Je vous prie, Monsieur, donnez-moi un conseil; voilà plus de quinze jours que mon mari s'amuse avec une

» affaire en fer, sans vouloir me dire pourquoi; il y perd son temps et nous sommes toujours en guerre pour ça. »

Réellement, la préoccupation générale occasionnée par ce jouet devient inquiétante; nul ne sait où elle s'arrêtera. Et une fois le mystère connu de tous, une fois que chacun saura débrouiller ces anneaux, quel autre amusement faudra-t-il donner à l'homme pour lui faire oublier les vicissitudes de la vie?

Mais, tranquillisons-nous, la civilisation marche, l'Exposition universelle a fait surgir des idées nouvelles, et après l'invention de la « question romaine, » il se trouvera bien encore un cerveau assez fécond pour léguer au monde quelque autre ingénieuse dada.

L. M.

L'Histoire d'une jeune fille

racontée par elle-même.

IV

— Oh! papa, faudra-t-il donc nous passer de nourriture afin de préserver les Arabes de la tentation?

Je regrettais ces paroles, car dès lors mon oncle parut un peu triste, et il trahissait toujours quelque malaise à l'heure des repas. Mais j'anticipe, chère Marie, car il se passa quelque temps avant que nous pussions reprendre aucun repas régulier.

Après que nous eûmes examiné tous les coins et toutes les cachettes, il me conduisit à l'étable et me montra du doigt une trainée de sang sur la pente de gazon qui s'inclinait vers la vallée.

— C'est le sang de nos pauvres animaux, dit-il tout bas avec un geste d'horreur. Priez pour une averse, petite, afin que la pluie vienne laver cette tache.

Il me semblait que j'aurais eu assez de larmes pour la laver, tant ma tristesse était grande; mais je me fis un visage serein, et regardant du côté de la mer, j'annonçai la pluie. Cependant, comme nous rentrions dans la maison, le soleil se leva radieux dans un ciel gris-rosé, et je compris que toute chance de pluie avait disparu pour bien des jours.

Le cœur me manqua lorsque je me demandai comment je passerais mes journées, maintenant que je n'aurais plus Hamed à instruire, et que je ne pourrais plus ni jouer avec nos chèvres, ni folâtrer sur l'herbe verte et fraîche. Je me livrais lâchement à ma douleur et pleurais à chaudes larmes quand, sur le flanc de la colline, j'aperçus mon oncle qui creusait une fosse avec autant d'ardeur que si sa vie en eût dépendu. Sa bêche était cassée et ses forces affaiblies; toutefois, avant le moment de nous réunir pour prendre notre café du matin, il était parvenu à faire disparaître et nos pauvres petites chèvres et la trace de leur sang. Personne, j'en suis sûre, ne les aimait plus que moi, quoiqu'il me semblât qu'étant si pauvres, nous aurions bien pu les vendre. Mais pour un empire, je n'aurais osé le proposer.

Comment te décrirai-je cette journée, sa tristesse, son silence, la faim que nous enduremes?

Ma tante partit pour sa tournée de leçons sans avoir pris autre chose qu'une croûte de pain avec son café noir et un coup-d'œil jeté sur l'office me fit voir que nous n'avions rien à attendre pour le dîner. Ma grand'tante alla se réfugier dans sa retraite favorite à mi-côte, et je pus l'entendre par intervalles se lamenter de notre perte.

— Nos pauvres petites bêtes, nos jolies bêtes ne sont plus! s'écriait-elle en gémissant. O cruels Arabes! comment avez-vous pu sacrifier leur innocente vie?

Le pauvre petit Hamed s'en alla, en pleurant les chèvres qu'il ne devait plus garder et ses deux sous de salaire par jour, tandis que papa Luce essayait de s'occuper au jardin avec ses bèches endommagées. Je compris bien pourquoi il ne rentrait pas à onze heures, comme de coutume; aussi, sans faire aucune allusion à notre disette, je lui portai une

tasse de thé et quelques débris de biscuits, tout ce qui restait de notre provision. Puis je fis une soupe aux légumes dont nous dinâmes le soir, et chacun de nous s'efforça d'être gai parce que nous ne voulions pas avouer que nous avions grand faim.

Toute la nuit je demeurai éveillée dans mon petit lit, me demandant ce qu'il y aurait à faire. Mon oncle et ma tante étaient tous deux si fiers, que je leur aurais brisé le cœur, j'en suis sûre, en leur proposant de m'en aller en condition. Et pourtant toute position n'était-elle pas préférable à la nécessité de mourir de faim ! J'étais capable d'enseigner passablement l'anglais, la musique, une foule de choses, et, quoique rares, les élèves n'étaient pas introuvables. Seulement il faudrait des jours, des semaines peut-être, pour m'en procurer, et chaque matin nous trouvait plus maigres et plus défaits.

Une heureuse pensée me traversa l'esprit comme une révélation, et sautant à terre, je tirai de dessous mon lit la malle qui contenait mes effets. Que j'en avais peu ! et cependant il en était beaucoup dont je pouvais me passer. Il y avait un éventail en ivoire sculpté aux Indes et qui m'avait été légué par une marraine que je n'ai jamais connue ; puis un châle de dentelles, le dernier cadeau qui m'eût fait mon oncle d'Angleterre ; le nécessaire et le sac à ouvrage que j'avais achetés de mon argent de poche ; hélas, et l'écharpe de soie bleue que j'avais portée le jour de Pâques en guise de ceinture. Un siècle me semblait s'être écoulé dès lors.

Je fis un paquet de tous ces objets, et le même jour, aussitôt que je pus me dérober sans être vue, je me dirigeai vers la ville. Je n'avais pas oublié le chemin que j'avais fait avec mon oncle le jour de mon arrivée ; mais il me parut plus long à cette heure, sans doute parce que j'avais si faim.

N'osant me hasarder à montrer mes trésors aux Juifs opulents du quartier français, j'errai à travers les étroites et vieilles rues moresques à la recherche d'un marchand aussi honnête que celui qui acheta les plats d'or et d'argent d'Aladdin. Avec le temps, j'arrivai devant une rangée de très petites boutiques bâties dans la muraille comme des fours et où s'étaient, ici des pantoufles bigarrées, là des courges et des citrons, plus loin des harnais et des couvertures de chevaux de toutes les couleurs. Je m'arrêtai devant la plus petite de toutes, dont les murs étaient couverts de vêtements de rencontre, les uns élégants, les autres pauvres et usés. Derrière le comptoir était assis un beau vieillard, à la chevelure argentée, au teint pur et olivâtre, aux yeux noirs doux et bienveillants. Il était occupé à lire le Coran, mais il posa son volume dès que je lui adressai la parole. Je lui parlai en arabe, car, à force d'avoir causé avec le petit Hamed, il m'était devenu tout à fait familier.

— O marchand ! lui dis-je ; je n'ai plus de père, et ceux de ma parenté qui m'ont recueillie ont été pillés ; on leur a pris leurs volailles et leurs chèvres, et ils ont faim. Combien voulez-vous me donner de ces belles choses, que je voudrais vendre pour apporter du pain à mes bienfaiteurs ?

Il m'écouta avec intérêt, défit le paquet avec beaucoup de délicatesse et comme s'il eût regretté pour moi mes pauvres petits trésors. Tandis qu'il examinait chacun des articles, je repris mon histoire, et lui racontai comment j'étais venue de bien loin, de l'Angleterre, auprès de mes parents, et combien ils étaient pauvres, patients et pleins de bonté pour moi.

Quand il eut vu tout ce que contenait le paquet, il me dit :

— Par Allah ! votre histoire excite la pitié, ô jeune fille, et je voudrais être pour vous comme une source dans le désert : mais si je vous donne trois napoléons pour toutes vos belles choses, c'est parce que vos chagrins ont touché mon cœur, et que le prophète nous recommande d'être charitables.

Trois napoléons, — soixante francs ! Mon cœur bondit de joie, et je pus à peine demeurer calme tandis que le vieillard me comptait cet argent.

Lorsqu'il me mit dans la main ces trois pièces d'or, j'aurais voulu pousser des cris de joie ; et j'eus hâte de m'en aller, quoiqu'il se mit à m'entretenir de mes compatriotes et à louer leur confiance en son honnêteté.

— Il n'y a pas plus d'une heure, dit-il, qu'un peintre an-

glais est venu m'acheter des étoffes de Tunis pour modèles, et je lui ai dit : « Qu'Allah vous conserve, jeune homme, car vous êtes honnête envers ceux qui sont honnêtes, et juste envers ceux qui sont justes ! »

Mais les peintres anglais ne me préoccupaient guère dans ce moment-là, et je lui demandai tout de suite le chemin du marché.

J'y arrivai facilement : c'est une grande place carrée avec une fontaine et un groupe d'arbres au milieu. Là une foule d'Arabes, de Nègres, de Juifs, de Kabyles trafiquent à l'ardeur du soleil. De petits garçons à moitié nus, chargés de grands paniers de roseaux, courent de çà et de là en criant : *Porter ? porter ?* J'appelai le plus joli et le plus doux de ces enfants pour le charger de mes emplettes. Certainement que je payai trop à un Arabe pour ses cailloux, à un nègre pour ses gâteaux, à un Juif pour son vin ; mais je me sentais riche et j'étais si impatiente ! Quand le panier fut plein jusqu'au bord, j'en achetai un petit d'un sou, et pour cinquante centimes je le remplis d'oranges, de figues et de bananes que je destinai spécialement à papa. Puis nous nous mîmes en route sans plus nous soucier du soleil l'un que l'autre, et vers trois heures nous atteignîmes la maison. Personne ne s'y trouvait, en sorte que je pus préparer à loisir mon petit festin.

(A suivre.)

120. 1868

On connaît M. Louis Veuillot, ce célèbre publiciste qui a mis sa littérature imagée au service de l'Eglise romaine, et qui, s'il ne peut excommunier ses adversaires, les éreinte tout au moins en leur jetant à la face tout l'argot des dames de la Halle. Voici un spécimen du genre littéraire de M. Veuillot :

« Nous sommes un peuple très propre, dit-il dans l'*Univers* (journal catholique français). Nous avons le pli de la propreté. Or, il n'y a que les peuples négligés sur cet article qui aient empire sur eux-mêmes ; ils ont le même empire sur le monde. *L'empire appartient aux peuples malpropres.* Je me contente d'énoncer cette grande vérité pratique. Je pourrais ici le démontrer historiquement. L'axiome suffit à un esprit d'une trempe supérieure.

» Tous les amants de la propreté sont faibles, et cela doit être. Quoi qu'ils prétendent, le corps humain est fait de saleté. Dieu le tira de la boue ; naturellement, il ne peut trouver de force que dans ses principes constituants. Mais feignant de croire, comme dit l'autre, qu'il est né de sa propre puissance, qu'il est maître, ce stupide corps renie son origine et se vautre dans toutes les propretés imaginables, ce qui l'énerve et le tue...

» Les Moscovites se flattent de prendre l'empire du monde, et la chose aurait lieu que je n'en serais pas étonné. Ce triomphe ne dépend pas de leur civilisation, mais de la force et de la durée de leur goût pour la chandelle. Ceux qui oignent de suif et d'huile rance leur barbe et leurs cheveux, voilà les vainqueurs du monde. »

Je ne connais pas M. Veuillot. Mais à en juger par la vigueur de ses coups et l'énergie de son style, ce doit être un homme à ne pas oser toucher.... même avec des pincettes.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.